

News des Livres n° 67, 16 février 2006

100 MOTS POUR INTRODUIRE AUX THÉORIES DE LA COMMUNICATION

Judith LAZAR, *Les Empêcheurs de penser en rond* / Le Seuil, Paris, 2005, 266 p, 15 €.

RIEN N'EST SACRÉ, TOUT PEUT SE DIRE *Réflexions sur la liberté d'expression*

Raoul VANEIGEM, *La Découverte*, Paris, 2003, 96 p, 6,40 €.

Par François BUSIER

Il faudra bien, un jour, lever ce mystère : est-ce par ennui, par mode, par conformisme, par volonté de diversification ou par lassitude de ne plus comprendre un monde sans âme(s), que les sociologues se jettent à cerveau perdu sur le terrain de la communication, d'une force égale à celle que déploient la misère et la précarité pour s'abattre inexorablement sur tout peuple antisarkoziste ? Et, avec *100 mots pour introduire aux théories de la communication*, Judith LAZAR ne nous épargne pas le coup du dictionnaire.

D'entrée, — marketing aidant — les couleurs vives de la une attirent le chaland en recherche d'extase communicante. Las ! Dès l'avant-propos, l'auteur précise ses choix : priorité aux « théories propres à la communication de masse » tout en évitant « certaines thèses et concepts /.../ propres aux technologies de la communication » ! En clair, le champ théorique proposé n'intégrera pas les (r)évolutions technologiques récentes ni les bouleversements féconds du paysage communicationnel que cela implique. Un labourage pourtant aussi profond et quotidien qu'actuel. L'indigence de certains articles — *multimédia* traité en onze lignes, *mass media*, en quatre alors que *satellite* court sur cinquante et *conversation* sur plus de soixante lignes — accentue des disproportions de traitement que rien ne justifie au regard de l'importance des termes cités et qui, bien au contraire, risque de générer un décalage peu éclairant pour le lecteur. Cela pourrait être, puisque les articles concernés abordent « la vraie vie », également interprété comme un refus de porter le regard hors les murs du discours universitaire (dépasser le débat d'idée, proposer, agir), et rappeler concomitamment cette autre fracture insoluble, celle de la coupure sémiotique, qui tranche vivement la carte du territoire, les mots du réel.

À cette première contradiction, s'en adjoint une seconde. L'auteur revendique l'inscription de son ouvrage dans une logique de dictionnaire (p. 11) ce qui, avec une centaine de mots, place la communication comme une des langues les plus courtes pratiquées sur Terre ! À

l'opposé, faut-il encore dire l'indispensable nécessité de croiser les champs de compétences de toutes les sciences et de tous les savoirs que sollicite la communication, pour en obtenir des résultats un peu plus universels et partageables ?

Le néophyte confirmé en matière communicationnelle trouvera un intérêt mitigé à parcourir cet ouvrage, tant l'émiettement des connaissances paraît difficile à surmonter pour tenter une création de lien entre différents points de repères, et espérer apercevoir une architecture propre à caractériser cet objet complexe qu'est la communication. Quant à un esprit un peu plus documenté, les références citées rejoignent les listes d'auteurs habituellement compilées dans ce genre d'exercice.

Alors ? Alors, il reste la désagréable impression de s'être fait « refiler » des notes de lectures un peu anciennes. En effet, la consultation des notes de bas de page révèle que 70 % des références datent d'avant 1980, et que seuls deux ouvrages sont postérieurs à l'année 2000, dont un de Judith LAZAR ! À croire que peu de chercheurs se sont penchés sur la question, depuis... De plus, en lien avec les choix premiers de l'auteur, certains articles montrent leur limite d'âge (*village global, déterminisme technologique*), alors que bien d'autres manquent à l'appel, comme *conditionnement, information, image, structuralisme, Internet, modèle, bruit, médias, plan-médias, concentration, systémique, idéologie, langue, affichage, interactivité, ...* Des lieux de réflexion pourtant incontournables.

Cette apparente absence d'architecture, de projet, ajoutée à l'apparente neutralité que recherche souvent toute œuvre de mise en forme d'un dictionnaire, ouvre des espaces d'épanouissement idéologique. Ainsi, au regard de la majorité anglo-saxonne des auteurs cités — en partie justifiable si l'on considère les lieux d'émergence de ces théories, mais sont-ce vraiment les seuls ? —, à celui du positionnement de l'auteur à l'évocation des théoriciens marxistes dans l'article *monopole*, par exemple — alors qu'aucun théoricien « capitaliste », « conservateur », « dominant » ou « libéral » n'est jamais répertorié ou présenté comme tel —, la lecture de l'article *économie politique* prend une saveur particulière. En effet, à la problématique évoquée (à la relation d'« *objectivité culturelle* » qu'entretiennent « les propriétaires des médias, les moyens de communication de masse et les communicateurs (!), s'ajoute la concentration des pouvoirs avec, pour conséquence, « la réduction des diversités d'opinions et des informations »), Judith LAZAR conclut par cette phrase alambiquée : « cette approche » (théorique) « a été, à l'origine, grandement inspirée par le marxisme. Cependant, depuis que le marxisme s'est discrédité (?), elle n'a en rien perdu de sa pertinence ». pour le KGB, voir page 70...

Du coup, lorsque l'auteur parle de communication de masse, il faut s'interroger sur le poids exact du mot *masse*, sur son sens profond, d'autant qu'à ce concept est opposé celui de communication interindividuelle, et que n'intervient aucunement celui d'*élites* ou de *classe dominante*. Cette vision parcellisée de l'histoire l'amène à préciser l'origine des idées nouvelles : « on pourrait penser qu'il n'y a pas de point de départ. En fait, tout commence avec des créateurs : artistes, scientifiques, hommes de lettres, etc. Ce sont eux qui inventent et fabriquent des idées nouvelles qui sont ensuite mises en circulation » (article *culturèmes*, p. 65). C'est oublier un peu rapidement la complexité à la fois des voies de formation d'une idée, de circulation de l'information et de ce que produit la richesse et la multiplicité de ces échanges. *A contrario*, c'est valoriser une logique de

starification du créateur, comme énième avatar de la pensée paternaliste. Avec un tel ouvrage, l'éditeur va devoir, sous peu, changer de nom.

Comment résister au plaisir de quelques citations choisies, plus étonnantes que croustillantes ? Ainsi, dans l'article *manipulation* (p. 144), sur l'objectivité des journalistes : « on oublie souvent que le travail journalistique s'inscrit dans un système de règles définies, dans des contraintes strictes qui ne permettent guère, ou tout du moins que très difficilement, de biaiser les nouvelles ou de déformer les informations ». Comme introduction à l'article *silence* (p. 219) : « Dans toutes les sociétés humaines, la parole a un rôle extrêmement important. On ne peut pas s'empêcher de penser que, si les animaux sont maltraités, c'est parce qu'ils ne possèdent pas le langage humain ». Pour finir, une autre illustration de l'origine divine de la censure ou de l'autocensure (article *monopole*, p. 153) : « On doit compter avec un phénomène nouveau, qui crée également une situation de monopole sans avoir de rapport avec le capitalisme (!). Il s'agit de l'émergence du *politiquement correct* qui s'impose de manière presque aussi forte et coercitive dans les médias que la censure dans les pays totalitaires ».

Cette suite de mots sans dénominateur réellement commun, à part l'étiquette « communication » hâtivement posée sur le couvercle, souffre d'une absence de vision globale, diachronique et synchronique. Mais ceci peut être rapidement corrigé ! Plutôt que d'investir 15 Euros dans cet ouvrage, il est fortement recommandé de se procurer, pour le même prix, deux ouvrages qui font aujourd'hui référence en la matière, et dont personne ne conteste le contenu ni la valeur pédagogique : *Introduction aux sciences de la communication*, de Daniel BOUGNOUX¹, et *Histoire des théories de la communication*, d'Armand et Michèle MATTELART², édités par La Découverte. Ainsi introduits, vous ne resterez pas sur le pas de la porte...

Pour ne pas se quitter fâchés, filons aux antipodes. En ces temps où la liberté d'opinion frise le crime de lèse-majesté et la caricature renifle le fagot, il est impératif de clarifier notre pensée sur les enjeux de la liberté d'expression. Pour paraphraser n'importe qui, si un seul livre constitue votre bibliothèque, ce ne peut être que celui-là. Un livre de cristal : *Rien n'est sacré, tout peut se dire*.

« Aucune vérité ne mérite que l'on s'agenouille devant elle » (p. 33). Raoul VANEIGEM n'est plus à présenter, et son écrit n'emprunte aucun détour : « l'absolue tolérance de toutes les opinions doit avoir pour fondement l'intolérance absolue de toutes les barbaries » (p. 15). Comment mieux inscrire la liberté d'expression dans un regard global ? Car ce qui est proposé ici, à la réflexion, c'est une perspective philosophique, un projet : tenter de penser par nous-mêmes pour parvenir à choisir notre vie et créer « des situations qui rendent impossible l'empire de l'inhumanité » (p. 93). Et l'ambition de ce projet appelle sans doute un discours que certains classeront, *vade retro satanas*, comme radical. Mais peut-il en être autrement, face à la lâcheté et à la marchandisation tristement habituelles et immenses de nos existences ?

« Ce ne sont pas les propos qui doivent être condamnés, ce sont les voies de fait » (p. 25) : voilà établie une distinction fondamentale : les mots ne remplacent pas les actes. L'impossible rencontre du réel et du symbolique. Cette ligne de démarcation, cette coupure (encore !) n'est pas sans rappeler, d'ailleurs, le cynisme de la fortune symbolique et sémantique obtenue, il y a peu, par une certaine *fracture*, plus destinée, dans les faits, à

renforcer l'étanchéité de la notion de rang social — voulue infranchissable si l'on naît « gens de peu » — qu'à porter véritablement l'espoir d'un mieux-vivre.

VANEIGEM nous convie à une opération de désacralisation et, ce qu'il souhaite combattre, c'est le délit d'opinion ; c'est aussi le culte du secret, développé pour les besoins et les profits de toutes les mafias, institutionnalisées ou non. *Tout* doit pouvoir se dire. Car la libre circulation des opinions garantit « le droit imprescriptible du citoyen à ne rien ignorer de ce qui le concerne et l'engage » p. 40). Car « les mots ne tuent que ceux qui s'enrichissent de leur fausseté » (p. 63).

Depuis le *Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations*, paru en 1967, VANEIGEM ne cesse de nous parler du dessein humain et de la nécessité de s'appuyer sur la vie, comme source de création permanente, comme profusion³. La liberté d'expression comme élément identitaire, indissociable de notre humanité : « la liberté d'expression est une valeur humaine dans sa liberté même de dire l'inhumain » (p. 25). Cette liberté d'échange figure la vie symbolique, aussi indispensable, dans ses espaces de communication, que la vie physique, et elle ne se marchande pas ; vouloir la réduire revient à reconduire ou renforcer l'oppression et les tyrannies en œuvre dans toute tentative totalitaire. « L'obscurantisme a toujours été le mode d'éclairage du pouvoir » (p. 81) : ce refus du pouvoir demeure une des constantes du parcours de l'auteur qui dessina, avec Guy DEBORD entre autres, l'aventure situationniste.

Ces *réflexions sur la liberté d'expression* sont coéditées par Reporters sans frontières et préfacées par Robert MÉNARD, son secrétaire général. Ce dernier, s'il revendique haut et fort la nécessité de la pratique de son exercice, ne partage pas certaines affirmations de VANEIGEM, notamment sur la liberté de l'information et de la presse. Mais une autre nécessité, celle de vouloir afficher une distance à l'égard de ce texte fort et d'en limiter la portée — parisianisme et corporatisme de bon ton ? —, l'incite à déformer les propos de l'auteur par le biais d'une pratique manipulatrice difficilement acceptable : l'amputation. Je cite (p. 9) : « Et puis, il est des affirmations de Raoul Vaneigem que nous ne partageons pas quand il écrit, par exemple, que la prolifération d'informations *indiffère à force d'émouvoir, occulte en dévoilant, étouffe le concret* ». Voici le texte original : « La politique nataliste enjoignant aux hommes de croître et multiplier à la façon des bêtes condamne les enfants surabondants à la misère, à la maladie, à la détresse et à la violence, qui les tuent. Il en va de même pour la prolifération sauvage d'informations : abandonnées à l'absence de discernement, elles se valent toutes et ne valent rien, elles indiffèrent à force d'émouvoir, elles occultent en dévoilant et, sous le virtuel, elles étouffent le concret. Ainsi nourrissent-elles cette insensibilité inhérente au fétichisme de l'argent et ce nihilisme propice aux affaires, où tout est permis pourvu que le profit soit garanti » (p. 87 et 88). Chacun appréciera.

La liberté d'expression appartient à tous. Elle *doit* appartenir à tous. Encore faut-il rappeler notre devoir de construire cette liberté au travers d'un acte d'apprentissage, d'éducation, de travail, de construction de nos repères, contrairement à l'acte de foi qui, immédiat, sans obligation d'efforts, ne requiert que l'acceptation de sa victime. Les défenseurs de la croyance s'opposeront sans cesse au regard critique et aux apports de connaissances et de savoirs que produit la libre circulation des idées et des opinions, qu'offre la liberté d'expression : « la poésie faite par tous n'est rien d'autre que la conscience du bonheur à créer »³.

Alors, quand un gouvernement, pour d'évidentes raisons électoralistes, privilégie la croyance à la liberté d'expression et d'opinions, interrogeons-nous. Pas sur le mystère anecdotique d'une sociologue en recherche d'audience, mais sur ce que l'on tente d'étouffer ou de dissoudre de notre qualité d'homme, de notre capacité à créer une parole transparente pour se défendre de l'inhumain. Pouvons-nous encore réinventer nos vies ? Sommes-nous déjà entrés, malgré nous, dans la 25^e heure⁴ ?

1. Daniel BOUGNOUX, *Introduction aux sciences de la communication*, coll. Repères N° 245, Éditions La Découverte, Paris, 2001, 126 p.
 2. Armand et Michèle MATTELART, *Histoire des théories de la communication*, 2^e édition, coll. Repères N° 174, Éditions La Découverte, Paris, 2002, 128 p.
 3. Nadine SAUTEL, *Incliner l'univers en sa faveur*, entretien avec Raoul VANEIGEM, Le Magazine littéraire, N° 436, p. 63 et 64, Paris, novembre 2004.
 4. *La 25^e heure* de Virgil GHEORGHIU (1949), et non celle du dernier film de Spike LEE !
-